

la Providence, à force de supplications, la vie de leurs semblables ! Dieu entendit leurs prières, et une heure après, le navire désemparé arrivait à grande peine dans le petit port, guidé par la lumière du phare de Kennéguen.

Sauvés ! ils étaient sauvés ! des cris de joie retentissaient maintenant sur la plage ; déjà le bon curé allait faire dire des prières d'actions de grâces, quand tout d'un coup cette lumière, qui jusqu'alors avait brillée si pure et si vive, s'éteignit ; et quelques-uns se disaient avec effroi, qu'au milieu du bruit de la tourmente et des vagues, ils avaient entendu un grand craquement suivi d'un bruit plus sourd, comme un rocher qui s'écroule...

— Prions, mes enfants, dit le vieux prêtre, prions, le phare de Kennéguen est tombé ! prions pour que Dieu reçoive en sa gloire notre vieil ami Kersaldec qui vient de mourir en martyr ! Et tous s'agenouillèrent et sur ces rudes visages, plus d'une larme fut essuyée furtivement. Hélas ! le prêtre avait dit vrai, le phare était tombé : une vague énorme l'avait frappé et, sous cette pression effroyable, chancelant sur sa base, la vieille tour, subissant la loi des ans, s'était écroulée de fond en comble !... Le lendemain, quand les regards se portèrent vers l'îlot désert, on ne voyait plus sur le faite décharné du rocher qu'un peu d'écume blanche que le vent emportait au loin sur les flots.

Au moment où cette scène pénible se passait sur le port, le pauvre Pierre, étendu sur son lit de souffrance était toujours plongé dans son assoupissement. Quand il se réveilla, il tourna doucement la tête vers la sœur de charité qui le soignait, et demanda en promenant son regard autour de lui : — Où est mon père ! pourquoi n'est-il pas auprès de moi, ce soir ?

La sœur, instruite de ce qui se passait au dehors, répondit d'une manière vague, et essaya de détourner la conversation en lui demandant comment il se trouvait. Mais, il ne répondit point... ses yeux s'étaient fermés et il semblait réfléchir ; il paraissait écouter le bruit de la mer qui arrivait jusque dans la chambre.

J. Colomier

(La fin au prochain numéro)

## LA STATUE DE M. DE MAISONNEUVE

On agite le projet d'ériger la statue du fondateur de Montréal, à l'occasion du 250<sup>e</sup> anniversaire de cette cité. Mais dans la pensée des promoteurs de cette entreprise, il surgit une grande difficulté, paraît-il. C'est le choix du site pour l'érection du monument à M. de Maisonneuve. Serait-ce dans le parc Mont-Royal même, sur la place Jacques Cartier, sur le Champ-de-Mars ou à la Place-d'Armes ? Ce dernier endroit, qui commémore par son nom l'un des plus beaux exploits de M. de Maisonneuve, nous semble le plus convenable.

Le 31 mars 1644, nous dit l'histoire de Ville-Marie, une horde de deux cents Iroquois attaque les retranchements de la jeune colonie, dans un poste que l'on surnomma plus tard : "Place-d'Armes." M. de Maisonneuve, gouverneur de Montréal, se mit à la tête d'une petite troupe de colons pour résister à l'assaut.

L'auteur de la *Vie de M. Paul de Chomedey, sieur de Maisonneuve*, raconte ainsi l'événement : "Les Agniers avaient l'avantage du nombre et de la position. M. de Maisonneuve, voyant ses hommes trop exposés sur le chemin, leur commanda de s'embusquer derrière les arbres ; ça toujours été la meilleure manière d'attaquer les Indiens. Le feu recommença encore plus vif, mais le combat se prolongeait et déjà les colons comptaient trois morts, deux prisonniers et un certain nombre de blessés ; enfi, les munitions manquèrent, les ennemis les pressaient de toutes parts, les soldats étant fort engagés dans les bois et la neige ;... le gouverneur commanda la retraite, c'était la seule chance de salut.

"Il ordonna de se retirer lentement, faisant face à l'ennemi et de le tenir en respect, de suivre le sentier battu où le terrain était plus ferme et les raquettes moins nécessaires. M. de Maisonneuve laissa défilier tous les blessés et se mit à l'arrière-garde, les pistolets aux poings.

Armé de ses pistolets, M. de Maisonneuve se retirait lentement, faisant volte-face toutes les fois qu'il sentait les Agniers de trop près. Il avait été reconnu, les Iroquois ne voulaient point le tuer mais le prendre vivant pour le conduire dans leur pays et le promener par tous les bourgs ; leur chef courait à leur tête, eux le suivaient lui réservant l'honneur de cette capture.

"A la fin, s'en trouvant importuné et le sentant sur ses épaules, M. de Maisonneuve se retourne et ajuste l'Iroquois, l'Agnier se baisse et le coup rate, le sauvage se relève, bondit comme un tigre, s'élançant sur le gouverneur et le saisit à la gorge. Les Iroquois poussent des cris de victoire. M. de Maisonneuve ne perd point son sang-froid, il lève son second pistolet par-dessus l'épaule de l'Agnier, lui brise le crâne et le renverse par terre,

"Il y eut un moment d'hésitation et de terreur parmi les Iroquois, lorsqu'ils virent gisant à terre le cadavre de leur grand chef. Ils l'entourent en poussant des sourds hurlements de douleur, puis, craignant de le voir enlever, ils le chargent promptement sur leurs épaules et l'emportent dans les bois. Profitant de ce moment de répit, le gouverneur s'échappe et rentre au Fort.

"Après cet acte d'héroïque courage, il reparut plus grand aux yeux de ses soldats honteux de l'avoir abandonné, à leurs yeux sa bravoure, son adresse, sa prudence et son expérience rehaussèrent son autorité ; de ce jour, ils lui témoignèrent le dévouement le plus entier et la confiance la plus parfaite, l'assurant que désormais jamais ils ne souffriront qu'il s'expose pour eux."

Ainsi, au point de vue historique, le site de la Place-d'Armes conviendrait parfaitement bien à la réalisation du projet en question.

Sous un autre rapport, parmi nos places publiques, celle-ci est très centrale et avoisine les constructions les plus monumentales de la cité.

Quant à sa superficie, la Place-d'Armes est justement assez grande pour l'érection d'un monument. Celui-ci, d'ailleurs, consisterait plutôt dans son élévation que dans la largeur de sa base.

En outre, le souvenir du fondateur de Montréal est religieux autant qu'historique. Dès sa fondation, notre cité s'appelait Ville-Marie. M. de Maisonneuve lui garda constamment ce caractère ; car nous voyons que le premier gouverneur de Montréal faisait un choix sévère des sujets destinés au peuplement de la nouvelle colonie.

Or, la statue de M. de Maisonneuve ne serait pas mieux située que sur la Place-d'Armes, en face de l'église paroissiale qui fut le berceau de Ville-Marie.

M. de Maisonneuve était aussi, il est vrai, un type militaire, et le Champ-de-Mars serait tout-à-fait embelli par le monument d'un tel brave, d'une telle gloire. Mais à bien étudier la vie de M. de Maisonneuve, il est facile de se convaincre que le cachet principal de l'existence de ce grand homme est celui du citoyen et du fondateur.

Le Champ-de-Mars attendra plus tard le bronze d'un d'Iberville ou d'un DeSalaberry, comme la place Jacques Cartier devrait avoir, au lieu du monument Nelson, celui du célèbre navigateur de Saint-Malo.

Le site du parc de la Montagne ou du Mont-Royal serait aussi mal choisi. Ces deux endroits, qui sont des places d'agrément, d'ornementation, de plaisance pour les touristes, sont trop éloignés du centre de la cité. Il serait impossible dans les grandes démonstrations publiques, nationales, de réunir là toute une population.

D'ailleurs, un monument commémoratif n'a sa raison d'être que sur les lieux où il rappelle le mieux le héros dont il personnifie le souvenir, la vie et l'histoire.

Sur le sommet du Mont-Royal, il faudrait préférablement à toute autre statue celle du découvreur du Canada, Jacques Cartier, qui gravit le premier cette montagne en la baptisant solennel-

lement du nom qui s'est étendu à la ville entière de Montréal.

Non ! comme le principal type historique de Montréal, M. de Maisonneuve doit être constamment sous la vue des citoyens, au sein de la partie dirigeante de la ville et sur le théâtre même des premiers exploits du héros.

Ainsi, la Place-d'Armes convient spécialement à la statue de M. de Maisonneuve, que nous espérons voir bientôt s'élever avec orgueil à l'ombre du clocher paroissial en rivalisant de majesté avec les tours de Notre-Dame.

J. Hermès Charland

## LA LITTÉRATURE FRANÇAISE AU XIV<sup>e</sup> SIÈCLE

### COUP D'ŒIL RAPIDE

Ce ne fut, à vrai dire, qu'au quatorzième siècle que parurent les premiers ouvrages écrits en langue française qui, néanmoins, conservait encore des termes bien barbares et qui était loin de cette harmonie, de cette élégance qu'elle possède aujourd'hui.

Pendant, du XII<sup>e</sup> au XIV<sup>e</sup> siècle parurent les troubadours, dans le midi de la France, et les trouvères dans le nord ; ils créèrent ces poésies naïves où l'on remarque une imagination des plus brillantes. Ils allaient de château en château, de village en village, de ville en ville, célébrant les exploits des chevaliers ou les vertus et les infortunes d'une noble dame.

Les plus célèbres de ces poètes-chantres furent Perceval le Gallois, Lancelot du Lac, Merlin, Alexandre Paris, Rutebœuf et Thibaut de Champagne parmi les trouvères, et Bertrand de Born, Guillaume, comte de Poitiers et duc d'Aquitaine, Bernard de Ventadour, Girard de Calanson parmi les troubadours.

Le XIII<sup>e</sup> siècle vit aussi paraître le fameux poème allégorique, le *Roman de la Rose*. Cet ouvrage, qui ressemble beaucoup à l'*Arte Amandi* d'Ovide, n'est que trop souvent la peinture véridique du vice et de la corruption. Guillaume de Lorris et Jean de Meung sont les auteurs de ce long poème.

La prose française et l'histoire se formèrent au XIII<sup>e</sup> siècle ; Villehardouin fut le premier qui mit une certaine unité dans ses écrits et qui s'attacha surtout à la vérité historique, laissant de côté les couleurs trop vives et trop brillantes de la fiction. Joinville, qui écrivit son *Histoire de Saint-Louis* cent ans après Villehardouin, imita celui-ci quant à la simplicité du style, mais fut plus gracieux et plus aimable.

Froissant vint ensuite ; ses *Chroniques* ont moins d'unité que l'*Histoire de Saint-Louis*, mais elles ont un caractère plus curieux et plus intéressant, parce qu'elles sont la vraie peinture des mœurs de son temps.

Christine de Pisan, qui écrivit des poésies très remarquables, ferma le quatorzième siècle.

\* \*

### JOINVILLE

Le sire de Joinville naquit au château de Joinville, près de Chalons-sur-Marne, en 1223. Ayant été élevé à la cour de Thibaut IV, roi de Navarre et comte de Champagne (1), il partagea les goûts littéraires de ce dernier. Il fut élevé bientôt au poste important de sénéchal de Champagne, en charge d'ailleurs héréditaire dans sa famille. En ce temps, en 1248, Saint-Louis appela sous les armes toute la noblesse du pays pour exécuter une croisade que, dans une maladie mortelle, il avait promis à Dieu s'il revenait à la santé (2).

Joinville, laissant à regret une jeune femme et deux enfants, dont le dernier venait de naître,

(1) Ce prince fut le plus célèbre des trouvères du XIII<sup>e</sup> siècle.

(2) Cette croisade fut la septième ; elle n'eut aucun succès.